
3 1761 06553331 7

# DE L'UNION
## DE LA VERTU ET DE LA SCIENCE
## DANS UN JURISCONSULTE.

Discours Prononcé en la Conférence des Avocats au Parlement, en leur Bibliothèque, à la rentrée après la Saint Martin de 1782.

Par M. Creuzé de Latouche, Avocat au Parlement.

---

*Etenim omnes viri boni ipsam æquitatem & jus ipsum amant... per se igitur jus est expetendum & colendum. Quod si jus est: etiam justitia. Sic in ea reliquæ quoque virtutes per se colendæ sunt.*

(Cic. de Leg. lib. I.)

---

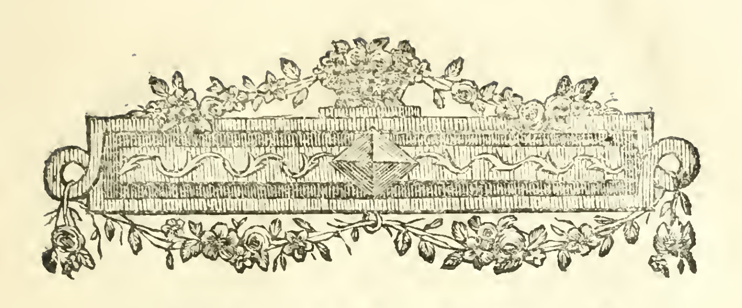


À BOUILLON;

*Et se trouve, à Paris,*

Chez Knapen & Fils rue Saint-André.

M. DCC. LXXXIII.



# DE L'UNION

## DE LA VERTU ET DE LA SCIENCE

## DANS UN JURISCONSULTE.

*Etenim omnes viri boni ipſam æquitatem & jus ipſum amant. . . . per ſe igitur jus eſt expetendum & colendum. Quod ſi jus eſt : etiam juſtitia. Sic in ea reliquæ quoque virtutes per ſe conlendæ ſunt.*

( Cic. de Leg. lib. 1.)

LES Hommes ne ceſſent de deſirer & de chercher le bien ; mais rarement ils ſuivent dans cette recherche, leurs véritables intérêts. Toujours on les voit trompés par de fauſſes apparences, paſſer leur vie à pourſuivre des chimères ; & , arrivés au bout d'une longue carrière, s'étonner de l'avoir parcourue ſans s'être approchés de leur but.

Heureux celui à qui un amour mal entendu de lui-même, n'a point ôté le jugement !

Heureux l'homme vivant en ſociété, qui met ſa volupté dans le genre de vie le plus utile à ſes concitoyens, & le plus propre à réunir la ſageſſe & la vertu ! C'eſt, Meſſieurs, au Juriſconſulte, qui joint à un eſprit philoſophique, les connoiſſances de la morale & des loix, que me ſemblent appartenir ſingulièrement ces avantages. Il eſt le citoyen eſſentiel qui inſtruit ſes ſemblables de ce qu'ils ont le plus beſoin de ſavoir. Il eſt l'homme privilégié que l'amour de l'ordre & de la juſtice attache de plus en plus à l'état qu'il s'eſt choiſi. Mais telle eſt encore l'eſpèce de réaction que produit la connoiſſance des Loix ſur ceux qui s'y conſacrent. On ne peut approfondir ſans ceſſe les devoirs des autres, ſans ſe ſentir continuellement ramené vers les ſiens. On ne donne point tous ſes ſoins à la recherche des règles de la juſtice, & de la vérité, ſans s'y attacher ſoi-même. Ainſi la vertu & la ſcience s'uniſſent & ſe produiſent mutuellement dans la profeſſion qui nous rappelle aujourd'hui en cette aſſemblée. L'amour de la vertu conduit néceſſairement à l'étude de la morale & des loix, qui ſont la morale poſitive: & réciproquement l'étendue des connoiſſances dans la ſcience des Loix, produit l'amour de l'ordre & de la vertu. Qu'il me ſeroit doux de traiter convenablement des ſujets ſi dignes de la vénération des hommes ! Mais quel que ſoit mon ſuccès, l'hommage que je vais rendre à une Société d'Hommes ſages & inſtruits, qui me communiquent leur

gloire & leurs lumières, & à des vertus qui ſont toute mon ambition, ne me laiſſera point ſans récompenſe.

## PREMIÈRE PARTIE.

Le plus vertueux des Athèniens, Socrate qui donnoit de ſi ſublimes leçons aux Grecs, s'eſtimoit principalement pour ne point ſe parer des connoiſſances qu'il ne poſſédoit pas: un des plus beaux génies de notre ſiècle s'eſt autoriſé de cet exemple, pour ſoutenir que les hommes ne pouvoient s'inſtruire ſans ſe corrompre. Eſt-il donc vrai que le ſavoir ſoit l'ennemi de la vertu? La raiſon nous ordonne-t-elle de fuir les connoiſſances comme un poiſon?

Si les fauſſes opinions, l'eſprit de parti, l'orgueil opiniâtre, l'abus des découvertes, & les erreurs, ont tant de fois bouleverſé le monde, & ne ceſſent point encore de déſoler le genre humain; eſt-ce par-là que nous devons juger de l'influence des ſciences ſur le ſort de notre eſpece? Si l'on prétend que l'homme ſoit né pour vivre ſeul, ne faut-il pas que des obſervations ſuivies lui apprennent par quels rapports eſſentiels ſon exiſtence ſe trouve liée aux objets qui l'environnent? Le choix & l'emploi des moyens de ſe conſerver, l'attention à fuir les cauſes accidentelles de ſa deſtruction, peuvent-ils être autre choſe en lui, que le fruit de l'expérience & du raiſonnement?

Mais ſi nous le retirons de cet état, pour le

placer au milieu de ſes ſemblables, c'eſt-là que les objets qu'il lui importe de connoître, ſe multiplient & ſe compliquent, pour ainſi dire, juſqu'à l'infini. La Société où il ſe trouve, attend de lui des ſacrifices en échange de tous les biens qu'il en retire. Il vit parmi des corps politiques, des ordres, des individus divers, dont il doit craindre de bleſſer les droits, ou de confondre les intérêts. Une Compagne & des Enfans l'appellent au gouvernement d'une famille, dont il doit chercher le bonheur comme le ſien. Les nœuds étroits de l'amitié, auxquels il ne peut refuſer ſon cœur, le lient encore par de nouveaux rapports. Cependant tous ces engagemens particuliers qu'il contracte, ne peuvent anéantir les liens ſacrés & immuables qui l'uniſſent à l'humanité entière. Le voilà donc entre ſes amis & ſes proches, ſa famille & ſes concitoyens, le genre humain & ſa patrie, toujours expoſé à ſacrifier ſans y prendre garde, des devoirs inviolables aux plus doux ſentimens. Or s'il ne deſcend continuellement en lui-même pour s'obſerver, s'il n'emploie toutes ſes facultés intellectuelles à démêler ce qu'exige de lui ſa nouvelle condition dans toutes les conjonctures; où trouvera-t-il tracées, comme ſur une table, cette foule de règles auxquelles l'aſſujettiſſent des relations ſi multipliées?

La *nature*, le *bon ſens*, la *conſcience*, voilà, ne ceſſe-t-on de nous dire, des guides qui ne nous trompent jamais, & les ſeuls dont nous ayions beſoin. Ainſi, c'eſt avec des mots qu'on

perpétue notre indolence, sans songer que l'aveuglement & l'erreur se les appliquent également !

La *nature* nous appelle au bonheur : or la conséquence la plus naturelle en apparence de ce premier sentiment, est d'éviter la douleur, & d'aller au plaisir. Que sera donc l'homme simple frappé d'une telle idée ? Il ambitionnera les richesses & la vaine gloire, pensant y trouver la volupté, & il n'omettra rien pour les acquérir ; il détournera la vue des maux de ses semblables, de peur de troubler sa tranquillité ; il tâchera de se soustraire à toutes les loix qui le gênent ; &, en se renfermant dans un égoïsme parfait, il croira se conformer à l'ordre suivant lequel la nature l'a constitué. Mais ne sent-on pas que la nature qui veut la fin, se contrediroit elle-même, si elle ne vouloit aussi les moyens ? C'est elle qui nous a tirés des deserts où nous vivions dispersés misérablement. En cédant à l'attrait invincible de la société, les hommes n'ont fait, comme tout le démontre, qu'obéir à ses loix. Pouvoit-elle les soumettre à tant d'institutions, qui devoient naître de cet état, sans étendre dans une égale proportion, la science de leurs devoirs ?

Avec ce qu'on nomme *bon sens*, nous saisissons des conséquences immédiatement liées à quelques principes isolés, que notre esprit apperçoit sans effort : mais il s'en faut bien que cette faculté suffise, pour pratiquer constamment le bien & nous abstenir du mal. Remonter aux principes primitifs, dont nos préjugés nous ont dérobé la trace ; embrasser d'un seul

point de vue une infinité de rapports, les ſuivre dans leurs dernières conſéquences, & concilier leurs contradictions; nous pénétrer des Loix poſitives, auxquelles nous ſommes contraints d'obéir; réſoudre par de profondes méditations, les difficultés qui naiſſent de la complication de tant de règles, que combattent d'ailleurs nos habitudes & nos penchans; diſtinguer des plaiſirs attrayans & trompeurs, de ceux qui conviennent à notre nature; porter le raiſonnement juſques dans nos paſſions; chercher le bonheur dans les privations, & ſouvent même, à l'exemple des Stoïciens, la volupté dans la douleur; telles ſont les opérations peu ſimples, mais indiſpenſables, ſans leſquelles nous ne pouvons ni fixer la félicité au-dedans de nous-mêmes, ni rendre à chacun ce quilui appartient.

Enfin la *conſcience* n'eſt qu'un mot ſans juſteſſe, quand on oublie juſqu'à quel point l'éducation, l'exemple, l'autorité, les paſſions, le mauvais uſage de nos facultés, & tant d'autres cauſes qui agiſſent avec force ſur l'eſprit le moins façonné par la culture, la modifient diverſement.

En vain l'on imputeroit aux ſciences, la corruption des peuples qui les ont cultivées: il ſeroit aiſé de montrer dans des cauſes qui leur ſont étrangères, la ſource de ce mal. L'intérêt, l'aveuglement, les excès des plus puiſſans, le pouvoir tombé en de mauvaiſes mains, d'anciens vices de gouvernement, avoient preſqu'anéanti toute vertu, lorſque les obſervations de pluſieurs ſiècles, portèrent enfin le

jour de la raiſon dans un petit nombre d'eſprits, qui les recueillirent avec ſoin. Pourquoi cette confiance aveugle en de vains paradoxes, qui rendent nos maux plus incurables, en fortifiant nos erreurs! Ce n'eſt point en s'éclairant que les hommes ſe ſont corrompus; mais bien ſouvent la perverſité de quelques hommes s'eſt oppoſée aux progrès de nos connoiſſances, lorſqu'elles commençoient à s'étendre pour notre perfectionnement & notre bonheur. Ce fier conquérant de la Perſe & des Indes, qui, en opprimant la Grèce, porta un coup mortel aux Arts qu'elle cultivoit avec tant de gloire; avoit été moins formé par les leçons d'Ariſtote, que par l'exemple & les inſtructions criminelles de ſon père. On a donné ſon nom à ce ſiècle où l'eſprit humain s'étoit élevé à de ſi étonnantes merveilles, parce que ſon deſpotiſme, qui détruiſit tout, ne permit pas qu'on en vît de plus grandes après lui. Quel fût depuis ce temps, & quel eſt aujourd'hui le ſort d'une contrée célèbre, où les nations venoient apprendre la ſageſſe? La cruauté, la tyrannie, l'aviliſſement & la dépravation des mœurs y règnent, avec d'épaiſſes ténèbres, à la place des lumières & de la vertu. Voilà comment des vices auſſi anciens que le monde, l'ignorance de ſoi-même, le goût des fauſſes grandeurs, & l'amour effréné de la domination, ont cauſé tous les maux attribués ſi injuſtement à l'étude & aux Lettres. Eſt-ce la faute des Sciences, ſi le deſpotiſme les a ſouvent étouf-

fées avant qu'elles euſſent pû produire leur effet?

Je n'ignore pas quel uſage ridicule & funeſte les hommes ont ſouvent fait de leurs plus nobles facultés. Je me retrace avec horreur, les troubles, les haînes atroces, les guerres longues & ſanglantes, les crimes multipliés & les malheurs ſans fin, dont de faux ſyſtêmes & de vains argumens ont rempli la terre; & j'y retrouve encore, avec la juſtification des Sciences, l'ouvrage des méchans qui profitoient de ces déſordres.

Qu'on jette les yeux ſur l'état des Lettres en Europe, au moment où l'immortel Bacon fut donné au monde, pour y montrer la vraie route des lumières. Ces inſenſés ſcholaſtiques, qui, pleins d'obſcurs ſophiſmes, s'obſtinoient à déifier leurs erreurs, & mêloient le genre humain à leurs diſputes ſcandaleuſes, n'étoient-ils pas plongés dans ce chaos d'extravagances, par la ſuperſtition fille de l'ignorance, & l'intérêt de quelques ambitieux, qui ne redoutoient rien autant que la vérité? L'effet de pareilles cauſes n'étoit point une choſe nouvelle. On avoit vu dans Athénes, des charlatans, des tyrans, des hypocrites, ſoulever le fanatiſme, & accabler un philoſophe vertueux, qui confondoit leurs impoſtures, en éclairant ſes concitoyens. L'ignorance & l'abus des Lettres avoient trouvé les mêmes appuis dans l'Empire d'Orient. Enfin l'Occident les voyoit régner par les mêmes

moyens, & en ſouffroit d'auſſi grands maux, lorſqu'un génie ſupérieur, s'affranchiſſant de cette crainte ſervile, qui tenoit depuis ſi long-temps la raiſon humaine enchaînée, oſa tirer le voile de l'erreur, & marcher vers la vérité. Si notre entendement s'eſt dégagé des ſubtilités qui l'égaroient; ſi nous employons des méthodes plus ſûres dans la recherche des connoiſſances; ſi nous ſommes perſuadés qu'il faut obſerver avant de juger, trouver les principes avant de s'engager dans les conſéquences, épuiſer & comparer les faits avant de compoſer des ſyſtêmes; c'eſt au Chancelier d'Angleterre que nous le devons: mais ce Grand Homme ne dut lui-même qu'aux effets de la ſuperſtition, de la tyrannie, de l'ignorance & de l'impoſture, la gloire d'être un prodige.

Mais l'homme n'eût-il pas dû ſe retrancher entièrement dans l'ignorance, afin de ſe préſerver de l'erreur? Non, Messieurs; ceux qui le prétendent, n'ont ni approfondi ſa théorie, ni ſuivi l'expérience. On calmeroit plutôt l'Océan en fureur, qu'on n'ôteroit à l'eſprit humain ſon activité. L'homme a ſa deſtination, où il ne ceſſe pas un inſtant d'être entraîné par ſa nature. Ses beſoins, qui toujours l'excitent, ſes devoirs, qui le commandent, ne peuvent laiſſer ſa faculté de juger oiſive, tandis que tout ſe renouvelle autour de lui. Son intérêt ſeul veut qu'il obſerve ſa poſition dans tous les changemens qu'elle éprouve. Il ne peut dédaigner que ce qui ne l'intéreſſe point.

Tant qu'il lui reſtera un deſir à former, un plaiſir à goûter, un danger à craindre, un beſoin à ſatisfaire, une action morale à juger, il faudra que ſon eſprit s'élance dans de nouvelles recherches. Cette opération n'eſt pas moins eſſentielle en lui, que l'amour de ſon bien-être, & l'obligation de bien faire. La lui interdire, c'eſt donc vouloir qu'il n'exiſte plus, ou qu'il vive dépravé. Il travaillera contre lui-même, ſi on ne le laiſſe tirer le meilleur parti de ſes moyens. Son eſprit ſe nourrira de menſonges, ſi on le retient éloigné de la vérité.

Puiſque nous avons un entendement ſi actif, & que les abus en ſont ſi funeſtes, il ne nous reſte que de bien choiſir les objets qui doivent l'exercer. Que ne puis-je aſſez déplorer ici l'étrange indifférence des hommes ſur ce choix important ! Que ne puis-je, ſans paſſer les bornes de ce diſcours, décrire l'abîme de miſères où les jettent le plus communément d'inſignes préférences ! on verroit l'inhumanité, l'oppreſſion, l'injuſtice, les déſordres particuliers, & la ruine des Empires, & le bouleverſement de la ſociété, & tous les crimes du monde, & tous les maux que n'ordonne pas la nature, découler comme d'une ſource, des premières opinions qu'ils embraſſent ſans examen.

Après le ſoin de notre ſubſiſtance, c'eſt aux relations naturelles qui exiſtent entre nous & nos ſemblables, que nous devons toute notre

attention. Les premiers mouvemens de notre cœur, qui nous portent à la bienveillance & à la commisération pour eux, nous conduisent directement à ces principes simples, universels, immuables, qui sont la base de toutes nos obligations. Mais si d'un côté, leur utilité, leur vérité, leur évidence, sont palpables ; de l'autre, il n'est pas moins certain que nous ne pouvons, sans des observations fines, des raisonnemens suivis, une attention continuelle, en faire la juste application. *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait*, est une de ces maximes primitives, née de notre constitution même pour le bonheur de tous les hommes, & qu'on ne peut violer sans être barbare : cependant que deviendroit la société entière, si on la suivoit sans aucun discernement ? Ainsi chaque règle a ses exceptions & ses usages, qui nous commandent avec empire, ou nous répriment avec rigueur ; &, suivant que nous savons les observer, ou négligeons de les connoître, accumulent les biens sur notre tête, ou les crimes sous nos pas. Dans cette terrible alternative, il n'est point de choix pour l'ami de la vertu. Il cherchera dans l'ordre de la nature, la source de chaque principe, son étendue & sa fin. Il emploiera la faculté de penser qui le distingue des brutes, à démêler précisément le point où l'amour de son bien-être doit céder à celui des autres ; & ce qu'exigent, suivant l'infinie diversité des évènemens, la justice aux dépens de l'huma-

nité, ou l'humanité aux dépens de l'honneur.

C'eſt de la réunion de ces vérités eſſentielles que ſe forme tout le ſyſtême de la morale, ſcience profonde, que nos erreurs ont obſcurcie, que nos préjugés rempliſſent d'écueils; mais que nous ne pouvons négliger ſans nous rendre coupables. Telle eſt cette connoiſſance de nous-mêmes, ſi indiſpenſable pour nous conduire à notre deſtination, mais qui ne comprend encore qu'une partie de nos devoirs.

Si pour nous maintenir dans une parfaite union, il nous ſuffiſoit dêtre nés ſociables, on verroit l'aſſociation la plus heureuſe naître immédiatement de notre foibleſſe & de nos beſoins, qui ne nous permettent pas de demeurer iſolés. Mais quelle peut être la conſiſtance de l'édifice, ſi les parties qui le compoſent, ne ſont fixées chacune à leur place, par le lien qui doit les unir? Chaque individu a ſon rang dans l'édifice ſocial; & c'eſt de la ſolidité d'une telle aggrégation, que dépend ſon harmonie & ſa durée. Or ce moyen unique, fait pour lier tant de parties diverſes, & ſans lequel on verroit toutes les ſociétés s'écrouler; ce ſont les loix. La morale embraſſe l'étendue des règles qui naiſſent de tous nos rapports politiques & naturels: les loix donnent une ſanction néceſſaire aux plus eſſentielles, & changent ou modifient les autres, les étendent ou les reſtreignent, ſuivant la poſition & les convenances particulières à chaque nation. Ce ſont les loix qui donnent la forme aux Etats, &

y établissent l'ordre & la tranquillité. Les loix font mouvoir tous les citoyens de concert, quels que soient la diversité des opinions, des passions, des intérêts, les vices ou les vertus de chacun. Elles soutiennent le foible contre le puissant, elles vengent l'innocence opprimée, elles préviennent l'injustice, & mettent un frein à l'usurpation. par elles, l'égalité règne entre des hommes inégaux, la force & la mauvaise foi ne donnent aucun avantage. En décernant des honneurs, elles redoublent l'émulation des ames nobles; en assignant des droits aux diverses professions, elles font fleurir les Arts; en réglant les contributions, elles fondent la sûreté publique; en portégeant les propriétés, elles donnent la vie & l'abondance; en déterminant les conditions de la prescription, elles sont la sauve garde du genre humain : enfin, la puissance des Empires, la liberté des Peuples, le repos des familles, le bonheur des particuliers, le bon emploi des Arts, l'élévation de l'esprit humain, l'ordre, la paix, l'harmonie universelle, & ce qu'il peut y avoir de bien sur la terre, tout est l'ouvrage des Loix.

Voulez-vous donc sincèrement concourir à cet ordre, qui peut seul former dans la société où vous êtes, le spectacle le plus magnifique & le plus touchant? Remontez, pour le connoître, à ces sources sacrées, où les hommes ont posé les fondemens de leur félicité. Vous avez appris dans la morale, à régler par la raison, les mouvemens de votre cœur : les

loix vous montreront d'autres devoits, que la raiſon ſeule ne ſauroit vous apprendre ; & que vous ne pourrez ignorer ſans être perpétuellement un ſujet de troubles, une cauſe de ſcandale, & un inſtrument du mal. Embraſſez donc la ſcience des loix, ſi vous ſentez quelqu'étincelle de cet amour de la juſtice, où réſident toutes les vertus. Guerriers & Magiſtrats, qui devez tous également la juſtice aux homme, inſtruiſez-vous des loix. Princes & ſujets, citoyens de tous les ordres, que peut-on attendre de vous ſi vous ignorez les loix? Sachez qu'on a droit de juger par votre froideur pour elles, de votre indifférence pour la juſtice, & de votre éloignement à faire le bien.

Et vous, qui leur conſacrez toute votre vie, vous, leurs dépoſitaires & leurs interprêtes, qui veillez nuit & jour pour vous en pénétrer ; je n'ai pas beſoin de vous en montrer l'importance. Mais ſi un tel emploi vous ſemble quelquefois coûter de trop grands ſacrifices, ſi vous voyez avec découragement, les limites de la ſcience s'étendre à meſure que vous avancez ; rappellez cette première vertu qui a décidé de votre état, & vous a toujours ſoutenus dans la carrière. Voyez devant vous, une vie utile & innocente. Voyez le vuide du cœur & la folie, dans de vains plaiſirs auxquels vous avez renoncé. Voyez le bonheur de tous les hommes dans l'exacte obſervation des loix, dont ils viennent, avec tant d'empreſſement, s'inſtruire près de vous dans leurs beſoins. Ces idées relèveront

relèveront votre courage, & vous feront pourſuivre la vérité ſans relâche, juſques dans ſes dernières profondeurs.

Ainſi vivoient ces anciens Juriſconſultes, que l'amour de la juſtice & des loix ſoutint dans des travaux preſqu'incroyables, pour être les guides de leurs contemporains, & les lumières des générations qui devoient venir après eux. Ainſi a vécu de notre temps, dans l'étude des loix & la pratique de toutes les vertus, *Pothier*, ce grand homme, que je citerai entre tous les autres, comme l'un des plus parfaits modèles, & le plus près de nous. Quel naturel ſembla jamais mieux formé pour le bonheur de l'humanité entière? Mais en même-temps en qui vit-on plus d'ardeur à ſe pénétrer de toutes les connoiſſances qui pouvoient le rendre plus utile, & le guider plus sûrement? Equité, modeſtie, douceur, amour de l'ordre, déſintéreſſement, patriotiſme, dégoût des vains plaiſirs, conſtance dans les travaux, tels furent les ſentimens dont la nature avoit rempli ſon ame; ſes utiles productions, qui le feront à jamais revivre, nous apprennent quel uſage il fit de ſes dons. Livré à la ſcience de loix par ſes premiers penchans, il ne négligea point la morale, qui complette avec elle, la ſcience de nos devoirs. Il employa le cours d'une vie pure & appliquée à en découvrir toutes les règles, & à les démontrer avec ce zèle infatigable qu'inſpire l'amour de nos ſemblables, & cette ſimplicité touchante, le plus di-

gne ornement de la vérité & de la raiſon. Conſulté de toute l'Europe, Juge honoré dans ſa patrie, donnant les plus ſolides inſtructions à la jeuneſſe, communiquant ſes lumières à tous les hommes, ce fut vraiment un oracle de la Juſtice; & ce titre il le dut au plus ardent amour de la vertu. Il eſt donc vrai que l'homme a beſoin de s'inſtruire pour faire le bien: & que la connoiſſance de nos obligations naturelles & civiles eſt le premier but où doit tendre une ame vertueuſe: examinons maintenant comment cette connoiſſance éclairant la raiſon, produit auſſi les vertus dans ceux qui peuvent l'acquérir.

## SECONDE PARTIE.

La Juriſprudence n'eſt-elle, comme on l'a dit, que la ſcience des exemples & des autorités? Plût à Dieu que ce reproche fut fondé, & qu'aucune queſtion ſur nos droits ou nos devoirs ne pût naître, qu'une maxime expreſſe n'en eût d'avance prononcé la déciſion! mais en oubliant toutes les cauſes particulières qui ſeules ont pu former d'invincibles obſtacles à la perfection de nos loix; pourrois-je, ſans mal juger de ceux qui m'écoutent, combattre ſérieuſement la chimère d'une Légiſlation préciſe ſur tous les cas? Qui ne connoît l'éternelle mobilité des paſſions, & l'inſtabilité de toutes choſes, & l'inſuffiſance de l'eſprit humain! Quel Légiſlateur oſa jamais entreprendre de tout prévoir, ou ſe promettre que

ſes loix fuſſent toujours convenables, après des ſuites de révolutions?

Suppoſez le peuple le plus ſimple, & les meilleures inſtitutions; le génie particulier de chaque homme, & le cours impétueux des viciſſitudes, ne ceſſeront d'élever des problêmes de juſtice, qu'il ſeroit auſſi extravagant que barbare de décider par le caprice ou le haſard. Tout citoyen, par cela même qu'il peut réclamer & défendre ſes droits, eſt ſujet à bleſſer ceux des antres, quand le ſilence de la loi les éloigne de ſes premières perceptions. Le Magiſtrat qui doit juger ſuivant la règle, quand elle eſt poſitive, ne doit pas moins ſa déciſion ſur tout ce qu'aucune règle n'a jamais déterminé.

Si ces inconvéniens ſont inſéparables des plus ſages meſures dans la formation des ſociétés; devons-nous être étonnés de les retrouver avec la confuſion & les déſordres que des ſiècles de troubles & de barbarie ont laiſſé dans la plupart de nos établiſſemens? Soit donc que les bons Princes puiſſent toujours donner des loix dignes d'eux, ſoit que nous voyions leur ſageſſe déconcertée; il ne ſera réſervé qu'aux Juriſconſultes de trouver dans l'eſprit des loix mêmes, & dans cette univerſalité de rapports qui uniſſent tous les hommes, le complément de toute Légiſlation.

Quoi! l'on verra ſous des Gouvernemers ſages, l'opinion exercer un juſte empire, & partager le pouvoir même des loix! ces loix auront des interprêtes, qui ſe chargeront d'en

montrer le ſens, d'en aſſigner les conſéquences, en ſuppléant à leur imperfection ! Par quelle voie, par quels efforts, ces ſages parviendront-ils à ce ſanctuaire de lumières, qu'ils doivent ouvrir à leurs concitoyens ? Vous, qui aſpirez à des fonctions ſi ſaintes, voyez quelle tâche vous avez à remplir. Le ſyſtême des loix ne ceſſera point d'être pour vous un myſtère impénétrable, que vous n'ayiez approfondi la ſociété dont vous êtes membre, la conſtitution de l'homme en lui-même, & toutes les parties du Code dont vous avez fait votre objet principal,

Sur quels fondemens eſt établie cette ſociété dans laquelle nous vivons ? Pour quelle fin, renonçant à notre indépendance originelle, nous ſommes nous engagés dans les entraves de la civiliſation ? Quelles loix fondamentales naiſſent immédiatement de cet état ? C'eſt par la ſolution de ces premiers problêmes, que vous entrerez dans les profondeurs du Droit Naturel & du Droit Public, qui ſont une introduction néceſſaire aux Loix Civiles. Le flambeau de l'Hiſtoire vous y ſervira de guide; mais pour n'être point égarés par de fauſſes lueurs il faudra vous armer d'une ſage critique, dépouiller avec patience les plus obſcures Archives des Nations, & employer tous vos efforts à ſoulever le voile ténébreux de l'antiquité.

Gardez-vous toutefois de vous croire arrivés au but après ces premiers pas; mais qu'ils vous

ſervent à pénétrer dans la connoiſſance de vous-même; & c'eſt-là peut-être le champ le plus vaſte que vous ayiez à parcourir. C'eſt à cette philoſophie, décriée parce que le vice s'eſt couvert de ſon nom; calomniée, outragée, parce qu'on refuſe de la connoître; qui, portant la meſure de la raiſon dans toutes les Sciences & tous les Arts, va cherchant de bonne foi la vraie place de l'homme parmi la multitude des êtres, ſes rapports avec l'être ſuprême, avec ſes ſemblables, avec l'ordre des ſociétés. C'eſt-elle qui, vous découvrant la marche & la liaiſon de vos idées, doit vous mener graduellement de principes en principes, pour vous garantir de l'inconſéquence & de l'erreur, & vous conduire ſûrement à la vérité. Vous trouverez en la ſuivant, ces règles éternelles & immuables de la Juſtice, qui doivent répandre un ſi grand jour ſur le ſens de nos Loix.

Enfin connoiſſez ces Loix elles-mêmes, leurs termes, leur eſprit, leur origine & leur objet. Cette étude eſt celle de ces anciens Codes où des Légiſlateurs, des Philoſophes, des Sages ont ſu parler le plus pur langage de l'équité & de la raiſon; & dont nos corps de Loix ne ſont plus que des émanations particulières.

Un Voyageur ſorti d'un pays ſtérile & pauvre, pour chercher une terre plus heureuſe, s'eſt engagé dans une immenſe chaîne de montagnes. Après avoir erré long-temps à travers des rochers ſourcilleux & eſcarpés, d'effroyables abîmes, des forêts impénétrables, il découvre du haut d'une éminence, une contrée

magnifique, où la nature a prodigué ſes charmes & ſes biens. A cette vue ſon cœur s'attendrit & ſe dilate; une douce fraîcheur pénètre juſqu'au fond de ſon ame, & lui fait oublier ſes fatigues. Trouvant dès ce moment tout ce qui peut combler ſes vœux, il deſcend, en béniſſant ſes premières inſpirations, dans cette vallée délicieuſe, avec la ferme réſolution de s'y fixer & d'y mourir.

Que ceux qui ſe ſont dévoués ſans réſerve à ces ſublimes ſpéculations, d'où planant ſur l'ordre du monde, ils voient briller d'un ſi vif éclat tous les attraits de la vertu, nous diſent combien leurs travaux leur ont rendu chers les biens qu'ils leur ont fait connoître; quelles palpitations, quels tranſports ils ont éprouvés, lorſqu'après de pénibles recherches, les traits divins de la vérité ſe ſont offerts tout-à-coup à leurs yeux? Loin de ces ames privilégiées, les petites paſſions qui tourmentent le commun des hommes, & les ravalent ſi fort au-deſſous de leur première dignité! loin d'elles le goût des faux biens, le dur égoïſme, & tous les ſentimens qui ne tendent qu'à troubler l'harmonie ſociale! Qu'ont de commun les plaiſirs qui ſeuls peuvent les toucher, avec ces inclinations inſenſées & funeſtes? Quel doit être l'amour de l'ordre, de la juſtice & du beau moral, lorſqu'après tant d'efforts pour les découvrir, on en peut enfin contempler tous les charmes!

Les hommes, nés tous avec les même be-

ſoins, ont originairement les mêmes droits de les ſatisfaire, la même faculté de s'approprier ce qui eſt à leur convenance, de faire uſage de leur induſtrie ou de leurs forces, & de ſe porter d'un lieu dans un autre, ſuivant leur volonté. Quelles conſéquences ſemblent au premier coup d'œil, réſulter de ce principe? La violence, l'uſurpation, les rapines, les combats, les meurtres, l'anarchie, l'horrible chaos, enfin l'extinction de toute la race humaine, au moment même où elle reçoit l'exiſtence. La nature n'a-t-elle donc pris plaiſir à former ſon plus bel ouvrage, que pour le voir ſe détruire auſſi tôt, par le ſeul vice de ſa conſtitution?

Celui qui commande aux mouvemens de la foudre, qui prévient la confuſion des élémens, & tient les Aſtres ſuſpendus dans les Cieux, a donné à tous les êtres des loix par leſquelles ils puſſent ſe gouverner d'eux mêmes; & dans cette diſtribution univerſelle, l'homme n'a pas été oublié. C'eſt en vain qu'il s'efforce de méconnoître ces loix, pour donner un libre cours à ſes paſſions; une voix qu'il ne peut étouffer, lui crie ſans ceſſe, qu'en ôtant la vie à ſon ſemblable, il donne les mêmes droits ſur la ſienne; qu'en ravageant les poſſeſſions d'autrui, il ne doit plus s'attendre qu'à ſe voir enlever tout ce qu'il a de plus cher. C'eſt ainſi qu'en ouvrant le Code de la nature, nous y liſons d'abord la néceſſité de borner de nous-mêmes cette liberté qui nous ſembloit indéfinie; & que l'Auteur de notre être ſait nous conduire

ſelon ſes vues, en formant de nos plus chers intérêts, un inviſible frein.

Ce ſont ces vérités ſimples qui compoſent les premiers élémens du Droit Naturel, dont les règles ſe compliquent & s'étendent à meſure que nos actions ſe multiplient. L'unique moyen d'en découvrir tous les principes, eſt de chercher, loin des paſſions & des préjugés, les plus pures indications de la raiſon; de nous reporter continuellement vers notre origine, d'embraſſer l'humanité dans ſon enſemble, & de nous pénétrer ſans ceſſe de tout ce qu'elle a de plus grand, de plus reſpectable & de plus ſacré. Or, quelles doivent être naturellement les ſuites d'une telle application; ſi ce n'eſt de nous former à la juſtice, d'ouvrir nos cœurs à la pitié, de nous rappeller notre égalité primitive, afin d'éloigner de notre ame la dureté & l'orgueil, de mettre ſous nos yeux les droits de nos ſemblables, de nous indigner de leurs misères, & de nous rapprocher d'eux pour les plaindre, les ſecourir & les aimer?

Le Droit Public, qui nous apprend à diſtinguer les droits des peuples, & de ceux qui les gouvernent, comprend toutes les obligations qui les lient les uns aux autres reſpectivement. C'eſt particulièrement du ſein de cette ſcience, que s'élèvent les vrais amis de leur patrie, les meilleurs citoyens. Jamais l'homme nourri ſur ce point d'une ſaine doctrine, ne ſut réſiſter témérairement aux légitimes puiſſances, ni plier lâchement ſous le caprice d'un deſpote. Ennemi tout-à-la-fois de la ſervitude & de la

licence, Ange tutélaire qui veille au salut de son pays, son zèle patriotique sait opposer un frein à la révolte, & faire Pâlir les tirans. Toujours animé de l'amour de l'ordre, & de celui de ses concitoyens, tantôt on le voit, comme les *Servins*, les *Bodins*, combattre courageusement un pouvoir despotique; tantôt, comme les *Harlays*, les *Brissons*, détestant de sacrilèges complots, il sacrifie sa liberté & ses jours pour les droits de son Souverain. O ma Patrie! quand le cruel despotisme déchira impitoyablement votre sein, que le flambeau de la Justice cessa tout-à-coup de donner sa lumière, que les peuples se virent découragés & asservis, que les loix furent près de tomber dans le néant, & que l'Etat penchha vers sa ruine; des hommes pleins de vertus & de lumières prirent généreusement votre défense; ils montrèrent la force & l'antiquité de vos droits, ils démasquèrent vos perfides oppresseurs, ils excitèrent contr'eux le ridicule & l'horreur. Bientôt l'espérance commença de renaître parmi les citoyens. La raison & l'équité reprirent peu-à-peu leur empire. La puissance suprême que l'on avoit surprise, se vit désabusée; & le règne de la liberté fut rétabli. Mais les vertus auxquelles vous dûtes une si heureuse révolution, avoient été nourries & formées des plus savantes maximes de notre Droit Public.

Que dirai-je de l'Histoire, ce tableau énergique & mouvant, où se représentent successivement toutes les actions humaines, sans flaterie & sans enthousiasme; où les Rois, les

Héros, les Hommes célèbres & tous ceux qui ont ſurpris l'admiration de leurs contemporains, comparoiſſent au tribunal de la poſtérité, ſans autre recommandation que le bien qu'ils ont fait; où le vice hideux & mépriſable, ne ceſſe d'être en exécration à tous les ſiècles; où la vertu, parée de ſes trais immortels, reçoit perpétuellement les hommages des générations; & comme une divinité bienfaiſante, remplit de conſolations & de vigueur, ceux qu'on opprime parce qu'ils lui ſont dévoués? Que dirai-je de la Science de l'homme, & de toutes celles qui aggrandiſſant la ſphère de nos idées, nous élèvent au-deſſus de ces affections baſſes & groſſières, où tant d'aveugles mortels demeurent miſérablement attachés? Que dirai-je enfin des loix, où le Sage chérit & retrouve par-tout le principe caché de la félicité publique; tandis que le vulgaire ſuperficiel n'y voit qu'un ordre capricieux, auquel il croit pouvoir ſe ſouſtraire indifféremment?

Ainſi chacune des connoiſſances qui forment un Juriſconſulte, concourt à fixer toutes les vertus dans ſon cœur; prérogative unique & inappréciable, que les autres profeſſions dédaignent autant de connoître, qu'elles ſont loin de la partager!

Mais n'eſt-il point encore dans la Science des Loix, d'autres moyens de nous conduire à la vertu? Qui peut douter du pouvoir de l'exemple, du genre de vie & de l'habitude, ſur notre caractère & nos mœurs? Dites-nous, Guerriers vaillans & magnanimes, vous qui

bravez les plus rudes fatigues & l'intempérie des ſaiſons, qui ſavez allier le mépris de la vie avec le goût des plaiſirs, qui domptez vos paſſions les plus fougueuſes par le ſeul frein de l'honneur, & que le bruit de la trompette fait courir gaiement au trépas; dites-nous ſi l'on vous a vus parés de toutes ces vertus, dès votre entrée dans la carrière des armes; ou ſi l'auſtère diſcipline, le continuel exercice, & la vue fréquente des grands modèles, n'ont pas le plus contribué à vous les rendre familières?

Rapprochons de cet exemple ce qui ſe paſſe dans une profeſſion, ſans doute moins brillante, mais où la gloire eſt d'autant plus ſolide, qu'étant fondée ſur des vertus non moins utiles, elle coûte moins au genre humain. Que voyons-nous dans la vie d'un Juriſconſulte au delà de ces divines inſtructions qui agiſſent directement ſur ſon ame? Nous y voyons des jours paſſés dans le travail & la retraite, loin des plaiſirs tumultueux, loin de l'éclat dangereux de la fortune, & des violentes tentations de l'ambition. Je m'arrête à ce mot de retraite, auquel un monde auſſi faux dans ſes raiſonnemens, que frivole & pervers dans ſes goûts, ne ceſſe d'oppoſer à contre-temps, que *nous ſommes nés pour la ſociété.* Hommes corrompus & ſurchargés de vous-mêmes, qui ne pouvez, ſans vous troubler, contempler un inſtant votre cœur; qui craignez de demeurer ſeuls, de peur d'être accablés du poids de votre ennui, ou de tomber au pouvoir des furies; que prétendez-vous par l'abus groſſier que vous faites d'une

ſi ſaine maxime ? Faut-il, ſelon vous, pour voir régner le bon ordre, & rendre l'Etat floriſſant, que tout citoyen renonçant aux grandes choſes, s'empreſſe, dès le lever de l'aurore, de partager votre oiſiveté importante ; & qu'il s'énerve continuellement avec vous, dans des amuſemens puériles, pour remplir ſon premier devoir ? Oui, *l'homme eſt né pour la ſociété*, & il trahit ſa deſtination, il inſulte cette ſociété même, lorſque ne ſongeant qu'à s'attribuer tous les avantages qu'elle raſſemble, il néglige de ſon côté, de la ſervir de toutes ſes facultés. *L'homme eſt né pour la ſociété*, & c'eſt auſſi pour elle, pour contribuer à ſon bonheur, qu'appliqué ſans relâche à des travaux qui lui ſont utiles, le Sage dont je peins ici les mœurs, veille, s'épuiſe, & ſe recueille loin du tumulte & des plaiſirs. Mais que dis-je des plaiſirs ? en eſt-il de plus doux, de plus vifs & de plus purs, que ceux qui lui ſont réſervés ? Telle eſt encore la différence eſſentielle qui ſe trouve entre votre vie & la ſienne, que les plaiſirs volent tous ſur ſes pas, lorſqu'il paroît le moins occupé de les rechercher. Toujours près de la nature, c'eſt dans ſa ſimplicité, & dans ſes ſentimens les plus tendres, qu'il trouve une ſource inépuiſable de délices. Ignore-t-on que c'eſt au ſein d'une vie ſolitaire & laborieuſe que ſe reſſerrent les nœuds de l'union conjugale, & que tous nos devoirs ſe changent en de précieuſes jouiſſances ? Nos enfans nous deviennent plus chèrs, quand nous vivons moins diſſipés. Leurs accens por-

tent une impression plus douce à nos entrailles. Nous sentons plus de penchant à remplir le vœu sacré de la nature, en leur donnant tous nos soins. Les étreintes de l'amitié sont aussi plus touchantes. Elle trouve dans nos entretiens plus de solidité & de ressources. Nous sommes en même-temps plus portés à rendre à nos concitoyens tous les secours qui sont en notre pouvoir. C'est ainsi qu'il est beau, c'est ainsi qu'il nous est prescrit, à tous tant que nous sommes, de vivre pour la société.

Il ne suffit pas toujours, pour se garantir du vice, de se tenir éloigné de l'oisiveté. Au milieu de la corruption qu'entrainent la vanité, le luxe, & la soif des richesses, la multitude des occupations ne sert souvent qu'à nous donner le change. Tel épuisé de soins & de fatigues, paroît victime de son amour pour le travail, qui ne l'est que de son ambition, de son avarice, ou de la dépravation de ses goûts. Malheur à ceux que leurs fonctions forcent de vivre dans le faste des Cours! Malheur à ceux qui se consumant dans de longues veilles, ne les emploient qu'à calculer les faveurs de la fortune, ou dont les travaux n'ont pour but que d'entretenir notre mollesse & de corrompre nos mœurs! Quel contraste dans l'état que je leur oppose, où les exemples de simplicité, de modération & de sagesse, nous instruisent de toutes parts; où l'entier oubli des richesses est le premier fruit de notre genre de vie; & où la gloire de bien faire doit être notre seule

récompense ! O Profession noble & heureuse, qui mène à la vertu par mille chemins, & nous fournit tant de secours contre le vice !

Qu'on examine si les raisonnemens ne sont pas ici conformes à l'expérience. En lisant les vies de ces hommes célèbres, dont les ouvrages nous sont restés pour nous instruire & nous édifier, en recueillant les suffrages de ceux qui les ont le plus intimement connus; ne voyons-nous pas qu'en eux la plus profonde doctrine ne fut jamais séparée de la pureté des mœurs, & de l'excellence du naturel ? Toutes ces images consacrées en ce lieu, pour nous exciter continuellement à marcher sur les traces de ceux qu'elles représentent; n'attestent-elles pas que c'est également par leurs vertus & par leur savoir, qu'ils ont mérité ce foible tribut de notre reconnoissance & de notre admiration ? Mais pourquoi n'osons-nous, prévenant des hommages tardifs, pénétrer dans ces retraites sacrées, où la Justice rend journellement ses oracles par des ministres vivans, que leur modestie éloigne encore de ces honneurs ? C'est-là que la simplicité antique, l'économie du temps, la paix, l'innocence, jointes à l'éclat des plus brillantes lumières, présentent à nos yeux l'admirable mélange des vertus les plus précieuses, & de la plus vaste connoissance des Loix.

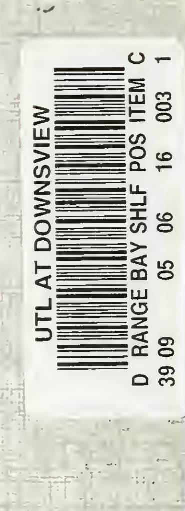
Faut-il, ponr mettre le dernier sceau à ces preuves, de ces traits héroïques & frappans, qui élevant, pour ainsi dire, l'homme au-dessus de lui même, semblent faits uniquement pour

étonner la terre, & nous marquer le dernier degré des forces humaines ? Nous les trouvons dans des Jurifconfultes que la nature avoit placés dans des conjonctures affez orageufes, pour donner ces exemples éclatans. C'eft Papinien livrant fa tête aux bourreaux, plutôt que de trahir fa confcience, en approuvant une horrible injuftice ; c'eft Pithou s'entretenant tranquillement avec fes amis, & pourfuivant le cours de fes études profondes, lorfqu'il croit voir fa mort prochaine & inévitable, dans le maffacre de Saint Barthélemi ; c'eft Dumoulin fe refufant aux dignités qui femblent le rechercher, perfécuté, mis aux fers, réduit à l'indigence, lorfqu'il devroit être comblé de récompenfes & d'honneurs, auffi grand, auffi inébranlable, quand l'abfurde tyrannie le retient odieufement dans le fond des cachots, que quand fon génie puiffant fait refpecter la vérité des Légiflateurs & des Souverains ; ce font ces ames fortes & fublimes, qu'il faut mettre au rang des Héros, & de tout ce que la nature humaine a jamais eu de plus grand. Et comme fi de tels hommes n'euffent été créés qu'afin de nous montrer tout ce que peut l'étude des loix pour aggrandir nos ames ; il faut que l'humanité, qui a vu reluire en eux des vertus fi prodigieufes, n'ait pu produire de Jurifconfultes plus profonds.

Que ces réflexions font encourageantes ! qu'elles doivent donner de prix aux foins qui nous captivent, de vigueur & d'élévation à nos efprits ! Foibles humains que nous fommes,

la nature ne nous a point départi à tous, ces talens merveilleux, dignes attributs des esprits célestes, dignes de plaire au séjour des immortels. Si leur germe ne nait en nous par ses divines influences, nous ne faisons pour les acquérir, que d'inutiles efforts, tout notre art n'y peut atteindre. Laissons à d'autres plus favorisés du Ciel, le don heureux & envié de produire l'enthousiasme, & d'exciter le plaisir. Mais ce qui est réellement en notre pouvoir, ce qui nous est ordonné formellement, c'est de développer & de cultiver cette raison qui nous est commune, d'étudier ses mouvemens les plus droits, d'employ r toutes nos facultés à nous élever à la connoissance de l'ordre auquel nous devons concourir, à nous pénétrer des Loix & de tous nos devoirs. Que la société trouve dans notre sagesse, des décisions qui puissent maintenir toujours la justice & la paix dans son sein! Que nos vertus, dignes de servir d'exemple, puissent être l'édification de nos concitoyens, & contribuer à leur bonheur! Cette gloire vaut sans doute celle qui accompagne les talens les plus brillans. Que l'on remarque entre ceux qui les possèdent & nous, la différence qui existe entre ceux qui plaisent & ceux sont qui sont utiles! que l'on dise des uns, ils ont excité quelque temps notre admiration; & des autres, ils méritent à jamais notre vénération & notre reconnoissance!

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 05 06 16 003 1